

Épilogue « Le chasseur de mouches »

Me voilà donc avec une histoire sur les bras, belle, émouvante, énigmatique et ...vraie.

D'ordinaire, c'est à moi qu'il revient de tirer patiemment les fils pour tisser une toile de mensonges aux accents de ma vérité.

Mais cette fois c'est l'histoire qui est arrivée jusqu'à moi, bâtie de toutes pièces par celui qu'on appelle le hasard et qui m'a menée par le bout du nez !

Je ne suis plus qu'un passeur d'histoires qui ne peut rien inventer de plus incroyable que ce que la vie a imaginée.

Tout au plus puis-je seulement tirer orgueil d'avoir appris à laisser une chance à l'improbable.

Tout a commencé il y a 20 ans.

A cette époque-là, je viens d'arriver à Madagascar où je vais m'établir pour quelques années.

Tananarive, drapée dans sa grandeur et sa décadence, me repousse et m'attire avec la même violence. Je ne sais que faire de sa beauté et de sa misère. Celle des enfants plus particulièrement me bouscule.

Petit à petit, pour apprivoiser mes peurs, je me construis des repères. C'est ainsi que chaque fois que je vais au centre culturel français, je confie ma voiture aux mêmes petits gardiens qui traînent sur le trottoir à l'affût d'une pièce de monnaie ou d'un gâteau.

Ils sont 5 ou 6 gamins en haillons et quand je sors tard le soir, je les aperçois, serrés les uns contre les autres, dans un recoin qui les protège de la nuit.

Ils me surnomment Madame 204 et même si ma voiture est en piteux état, elle représente pour eux l'espoir de manger le soir et ils se précipitent tous pour la garder.

Mamitiana- plus simplement Mamy- arrive souvent le dernier : il a environ onze ans et un regard doux, un peu timide.

Nous échangeons quelques mots, chacun faisant des efforts pour être compris de l'autre malgré son français approximatif et mon malgache débutant. On trouve souvent un point de rencontre autour d'un sourire ou d'un geste et on a l'impression de s'être dit l'essentiel.

Un jour de décembre, je lui tends une pièce pour le payer de son travail. Il la regarde longuement et me dit, en s'excusant « je n'ai rien à t'offrir pour Noël, alors tiens ! » et il me rend ma pièce. Il affiche un vrai sourire de bonheur.

Je pars, méditant sur la leçon de vie que ce petit prince vient de me donner. Je repense à son bout de carton sur le trottoir, à sa rue sans horizon.

Chacune de nos rencontres suivantes tisse des liens invisibles, fragiles encore mais vrais.

Puis un jour, je lui propose de venir habiter chez moi. Il ne travaillera plus, il ira à l'école.

Ses yeux passent de l'incrédulité à la fierté comme s'il avait été élu.

Il a encore quelque part un père. Il n'est pas difficile d'obtenir son autorisation.

On achète ensemble des vêtements, un matelas, des draps. La même joie nous habite.

Il s'installe dans une petite pièce coiffée d'un toit de chaume, à côté de ma maison.

On prend un premier rendez-vous à l'école : il est inscrit en CP parce qu'il ne sait ni lire ni écrire mais son envie d'apprendre lui fait ignorer les moqueries des autres enfants.

Parfois je doute d'être à la hauteur de tout ce que cet enfant imagine de moi. Je ne suis pas dupe : j'ai trouvé un moyen facile de composer avec mon malaise de riche dans un pays pauvre. Je me fabrique une bonne conscience pour pas cher et je me le dis sans complaisance.

Mais les mois, les années passent : Mamy me montre avec fierté ses résultats scolaires. Son regard n'a pas appris la dureté que je lis parfois chez ses anciens compagnons de trottoir, il a même l'air heureux.

Le vendredi, je lui donne de l'argent pour qu'il prenne le bus et puisse voir sa famille et l'aider.

Nous nous aimons beaucoup même si nous n'avons pas les mots pour le dire. Il joue avec mes enfants. Mais Jeanne, la nounou qui s'occupe d'eux pendant que je travaille, lui reproche dans un silence lourd ses privilèges : elle voit toujours en lui un gamin des rues qui aurait usurpé une place. Et sans que je le sache, elle lui mène la vie dure.

Après qu'elle l'ait accusé injustement de vol et malgré ma confiance totale en lui, il me demande l'autorisation de quitter la maison pour ne pas « me causer d'ennuis ».

Je ressens son départ comme un échec mais mon contrat à Madagascar se termine et il me faut de toute façon quitter le pays sans lui.

Sans doute pour exorciser ce passé, je me mets à écrire et il devient le héros de mon premier roman.

Quand le livre est publié, je le lui envoie. Il en est très heureux et très fier même s'il ne s'agit pas exactement de son histoire mais plutôt d'éclats de vie reconstitués comme un puzzle grâce à ce qu'il m'a appris.

Je fais en sorte de continuer à l'aider matériellement. On s'écrit pendant des années. Chacune de ses lettres dont il est très fier se termine par le souhait que la vie me protège. Chacune des miennes s'inquiète de son sort. Je suis avec anxiété les événements qui secouent son pays.

Puis un jour, dix ans environ après mon départ, je ne reçois plus de nouvelles.

Je redoute le pire, sachant la précarité de la vie à Madagascar.

Quatre ans de plus s'écoulent. Je pense à lui parfois, ne sachant pas s'il est mort ou vivant.

Puis je demande un poste à Mayotte, une île très proche de son pays.

Et un jour, sans l'avoir décidé à l'avance, je rentre dans une agence de voyage et demande une place pour Tananarive. Il en reste une pour le lendemain. J'ai dix jours de vacances. Je pars.

En bouclant ma valise, je suis agitée de sentiments contradictoires : faut-il remuer le passé au risque d'apprendre des choses douloureuses ? Comment retrouver la trace de quelqu'un dont on ne connaît que le nom et le prénom dans une ville où grouillent plus d'un million d'habitants ? A supposer qu'il soit encore vivant, je ne peux même pas le décrire : il y a 15 ans que je ne l'ai pas vu ! Ce doit être maintenant un homme d'environ 30 ans.

Par ce même hasard qui va s'amuser avec moi les jours prochains, je retrouve l'adresse d'amis qui habitent encore Tananarive. Je leur envoie un mail sans conviction mais ils répondent dans l'heure qui suit.

Ils m'attendent à l'aéroport le lendemain soir. Sur la route qui me ramène à Tananarive, d'un ton que je veux léger, je m'étonne de quelques changements, essayant de juguler les émotions que ces images font naître.

Quand nous arrivons chez eux, je salue le gardien que je vois à peine dans l'obscurité en lançant : « Bonsoir, tu vas bien ? » puis, me reprenant, je bafouille : « excusez-moi, on ne se connaît pas ». Je n'ajoute rien, vaguement confuse.

Mes amis me montrent ma chambre et soudain, une infinie tristesse s'abat sur moi. Qu'est-ce que je fais là, à marcher sur mes traces ? Je reste des heures, les yeux au plafond à

laisser refluer les souvenirs qui reviennent emmêlés et grimaçants. Je suis incapable de trouver le sommeil.

Dès le lever du soleil, je vais dans le jardin chercher un peu de sérénité: le gardien termine son service.

Il me regarde. Je le salue de nouveau et il me dit très simplement :

- « ma mère sera heureuse de vous revoir ».

- « ta mère ? »

- « Eh bien, oui, je suis le fils de Jeanne ! Hier, vous m'avez bien reconnu ? »

- « Tu es Jenny, le petit Jenny qui avait 8 ans quand je suis partie? Mais non, je ne t'ai pas reconnu...enfin, je veux dire...je ne l'ai pas fait exprès !! » Et nous partons tous les deux dans un grand éclat de rire.

Mes amis viennent d'embaucher, sans le savoir, le fils de la nounou qui m'a aidée à élever mes enfants pendant les 6 ans passés à Madagascar !

Jenny me conduit à sa mère et nos retrouvailles sont chaleureuses.

Mais très vite, je veux savoir si elle a un jour croisé Mamy.

Elle me répond qu'il lui a semblé le voir vendre des journaux près de l'hôtel Colbert mais il y a de cela plusieurs mois.

Mon espoir de le revoir monte aussitôt.

Je pars vers le lieu indiqué. Décidément, la vie manque d'imagination ! En moins de 24 heures, Mamy et moi allons nous retrouver, échanger quelques nouvelles, nous donner quelques explications et chacun reprendra sa vie. C'est simple et assez indolore finalement. Je me suis fait du souci pour rien. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Quelques questions aux vendeurs de journaux me font vite déchanter. Si nous parlons bien du même Mamy, il a disparu.

Mais mon histoire leur plaît et chacun y va de ses conseils. Un grand garçon maigre me dit comme une évidence : « allez donc voir sur le trottoir où vous l'aviez trouvé ! »

Son conseil me paraît ridicule mais je n'ai rien de plus sensé à proposer.

C'est à pied que j'arrive près du centre culturel français : plus un gamin n'y traîne ; le trottoir est devenu un lieu de trafics.

Un homme à la mine patibulaire jette des coups d'œil méfiants sur les passants. J'ignore encore aujourd'hui pourquoi je me dirige vers lui. Je lui demande s'il connaît un certain Mamy.

Cet homme me dévisage sans retenue et je m'apprête à partir en m'excusant.

Soudain, son visage s'éclaire et il me dit : « tu es Madame 204 ! Je te reconnais ! » Et en riant, il évoque ma vieille voiture bleu ciel dont les portières tenaient fermées grâce à de la ficelle.

Puis il ajoute avec gravité : « oui, je me souviens de Mamy ; je me souviens surtout du jour où tu l'as emmené ; on en a parlé tellement longtemps ; on l'enviait tous, quelle chance il avait ! » Je le regarde, incapable de dire un mot.

Il s'appelle Didi, il n'a jamais quitté ce trottoir mais de gardien de voitures, il est devenu trafiquant en tous genres. Et comme pour montrer l'autorité qu'il a durement acquise dans le quartier, il m'assure qu'avec ses relations, il ne lui sera pas difficile de retrouver Mamy.

Je crois un instant qu'il espère ainsi tirer de l'argent de la situation mais je me trompe. « Tu sais, me dit-il avec émotion, je me souviens du jour où tu nous as permis de rentrer au centre culturel. On s'était assis au premier rang et on avait regardé le spectacle : je n'en ai jamais vu d'autre dans ma vie ! C'est mon plus beau souvenir d'enfant ! Et c'est pour ça que je veux t'aider »

C'est toujours étrange quand on découvre que les petites graines que l'on a semées un jour sans même y penser vous reviennent droites au cœur.

Il y a si longtemps, j'avais invité les gamins des rues à voir une pièce que j'avais mise en scène. Sales, vêtus de loques, ils étaient assis à quelques rangs de l'Ambassadeur et plus personne ne gardait les voitures !

Didi me demande de l'attendre dans la rue pendant qu'il va chercher des informations. Il revient au bout d'une demi-heure : il ne sait pas où se trouve Mamy mais on lui a indiqué où travaille son père.

J'avise une cabine téléphonique c'est-à-dire un parasol sous lequel quelqu'un loue son téléphone portable. J'appelle mes amis pour leur dire que mes recherches vont être plus longues que prévu. Je me garde bien de préciser que je pars avec un revendeur de drogue dans un quartier mal famé de Tana !

Didi hèle un taxi. Le chauffeur nous laisse près d'un marché : Une allée est bordée d'un côté des têtes sanguinolentes de zébus, de l'autre, de poissons flasques sur lesquels bourdonnent des nuées de mouches. Une écoeurante odeur de sang et de viscères se dégage de l'endroit. On interroge chaque marchand, sans résultat. Notre entêtement provoque autant de curiosité que de sympathie.

Quelqu'un finit par nous indiquer vaguement où habite le père de Mamy. Nous nous enfonçons dans des ruelles tortueuses et nauséabondes. Je pénètre dans des lieux où les touristes ne s'aventurent jamais, je me dis que tout ça est parfaitement absurde et même dangereux, mais à aucun moment je n'ai l'idée de renoncer.

Nous enjambons des ornières, nous descendons des escaliers. Les maisons faites de tôles, de cartons et de plastiques semblent s'appuyer les unes contre les autres pour tenir debout. Des enfants sales courent partout, certains pataugent dans les égouts, d'autres portent sur leur dos un petit frère ou une petite sœur à peine plus jeune qu'eux.

Didi est inquiet de pénétrer dans un territoire qui n'est pas le sien. Moi, je me sens malgré tout sereine comme si, de toute évidence, je devais être là. J'ai l'impression étrange de participer à un jeu de piste.

Nous arrivons enfin devant une toute petite maison. Les enfants nous ont précédés et ont annoncé tout excités l'arrivée d'une « vazaha ».

Plusieurs femmes, dont la belle-mère de Mamy, nous attendent. Elle m'apprend alors que Mamy est gravement malade et que la famille et les voisins se sont cotisés pour lui acheter des antibiotiques qui n'ont pas suffi à le guérir. Et depuis plusieurs mois, plus personne ne l'a revu.

Je m'assois sur un petit muret de terre, déçue et inquiète.

Chaque fois que je crois toucher au but, une épreuve se présente comme pour tester ma détermination.

C'est alors qu'un petit garçon vient me regarder droit dans les yeux. Un petit garçon au regard doux comme le Mamy d'autrefois. Cela me redonne courage.

Devant mon insistance, la belle-mère propose d'aller chercher son mari.

Elle nous laisse seuls au milieu des enfants qui veulent tous maintenant grimper sur mes genoux.

Elle ne revient qu'au bout de deux heures : Le père de Mamy n'a aucune idée de l'endroit où son fils habite ! A nouveau, le minuscule fil qui me relie au passé semble se rompre.

Il nous faut partir. Nous revenons dans le quartier de Didi. Mais je n'arrive pas à me résoudre à en rester là. Mamy est malade mais peut-être encore vivant, il est quelque part dans cette ville et il faut le trouver. Aucune logique dans cet entêtement. Mais seulement l'impression que je n'ai plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de cette quête.

Didi me voyant planté sur «son» trottoir sans aucune intention d'en bouger repart à la pêche aux infos. Je me retrouve seule à arpenter la rue, sous le regard intrigué des «clients».

Cette fois, il m'annonce triomphalement qu'il a trouvé quelqu'un qui peut nous conduire jusqu'à la maison de Mamy. L'espoir rebondit.

L'homme en question a lui aussi une trentaine d'années et porte une salopette rayée trop courte pour ses longues jambes, ce qui lui donne un air comique. Il s'appelle Solofo et se présente comme un ami de Mamy.

Flanquée de ces deux gardes du corps que je ne connaissais pas quelques heures plus tôt, je pars dans un autre quartier de Tananarive aussi sordide que le précédent. Nous marchons longtemps. Personne n'a l'air vraiment sûr du chemin mais les carrefours nous obligent à choisir.

Les maisons se font maintenant plus rares et de minuscules rizières se glissent entre elles. On marche sur une petite digue de terre pour en traverser une. Solofo semble perplexe. Il tourne sur lui-même pour observer toutes les maisons aux alentours et manque de tomber dans la rizière. Il rétablit son équilibre avec de grands moulinets de bras. Il a l'air d'un clown et j'ai l'impression d'être tout aussi ridicule. Pourquoi suivre deux hommes inconnus vers une destination approximative à la recherche de quelqu'un qui s'appelle Mamy comme probablement des centaines de gens à Tana ?

Mais Solofo questionne des paysans qui passent, lourdement chargés de fagots. On lui indique une direction.

Quelques minutes plus tard, il frappe à la porte d'une minuscule maison de terre rouge qui semble plantée là juste pour nous, toute droite sortie d'un conte de fées. Il n'y a pas de réponse. Il ouvre, se penche à l'intérieur et je l'entends dire : « Mamy, une vazaha te demande ». Et à moi, il dit très simplement : « Mamy est là ».

Je me sens paralysée par l'émotion. Des questions se bousculent : est-ce que c'est vraiment Mamy ? Qu'est-ce que je fais là ? En fidélité à quoi ?

Il est trop tard pour reculer. J'entre dans l'unique pièce.

Sur un lit qui occupe presque tout l'espace, un homme maigre est allongé. Au bout du lit, une femme silencieuse et effrayée est assise, tenant contre elle une toute petite fille.

Je regarde cet homme et je cherche désespérément un signe qui m'assure que c'est bien « mon » Mamy. Lui me regarde comme un fantôme. Puis d'une voix très faible, il dit : « C'est bien. Tu es venue ».

Et dans ses yeux passe toute la douceur du petit Mamy que j'ai un jour tiré du trottoir.

Je le prends dans mes bras. Nous pleurons tous les deux.

Puis il me dit : « je ne sais pas ce que tout ça veut dire mais je vais mourir heureux ».

Je lui réponds : « moi non plus, je ne sais pas ce que tout ça veut dire mais tu ne vas pas mourir »

Car j'ai la certitude à cet instant d'être à la bonne place, au bon moment et ce sentiment m'envahit d'une sérénité et d'une force que je n'ai jamais connues.

J'apprends par la femme de Mamy qu'il aurait dû se faire opérer. Il a même consulté un chirurgien mais faute d'argent, il n'a pu être hospitalisé. C'était il y a trois mois. Depuis, son état s'est aggravé et une infection a gagné du terrain. L'issue est fatale, c'est une question de semaines, de jours peut-être. A moins d'un miracle.

Et le miracle est ce billet pour Tana que j'ai pris brutalement et sans raison précise.

Je demande à mes deux acolytes de m'aider à transporter Mamy jusqu'à ce que nous trouvions un taxi. Puis je les remercie et pars avec lui jusqu'à l'hôpital le plus proche.

Il est admis dans une chambre.

Le chirurgien ne m'inspire pas confiance. Je lui demande s'il va bien faire une anesthésie générale. Il me répond : « non, non, commandant ! ». Devant mon incompréhension, il rit encore plus de son jeu de mots « général, commandant, ça y est, vous avez compris ? » Je suis atterrée. Mais il reprend son sérieux pour parler argent.

A mon tour, je me penche au-dessus du bureau et lui dis presque à l'oreille : « la moitié maintenant, l'autre quand il sera tiré d'affaire ». C'est sans doute ce qu'aurait écrit le scénariste de ce mauvais film que nous jouons.

Il me regarde, incrédule. Je lui adresse un sourire angélique. Il ne trouve plus ça drôle du tout.

Mamy est opéré le lendemain matin. Deux jours après, le chirurgien m'assure qu'il est sauvé et il est payé.

Solofo vient voir son ami à l'hôpital. Il passe d'abord la tête par la porte avant de faire entrer son long corps dégingandé. Il porte toujours sa salopette rayée. Il parcourt la chambre en deux enjambées : Il va d'abord voir Mamy, colle son oreille contre sa bouche, pose une main contre sa poitrine, lui soulève un bras puis avec un air très inspiré, vient m'annoncer : « il est vivant, tu l'as sauvé ! » mais comme toute cette histoire lui paraît invraisemblable, il retourne voir Mamy pour d'autres vérifications.

Moi, je me contente de sourire, tellement heureuse d'être là, près de Mamy qui se repose.

Quand je reprends seule le taxi, je suis à peine surprise d'entendre un gamin qui fredonne sur le trottoir une phrase de mon ami Jean-Jacques Goldman : « il suffira d'un signe... »

Dans le labyrinthe de cette ville monstrueuse, dans celui plus mystérieux encore de l'espace et du temps, le fil d'Ariane a été l'amour qui nous a un jour touchés. Quinze ans après, sans le savoir, je suis arrivée juste à temps pour sauver Mamy.

Danièle Fossette